

LAZARE.

III.

LES LARMES DE CHRIST.

Ayant dit cela elle s'en alla et appela secrètement Marie sa sœur, en lui disant : le maître est ici, et il t'appelle. Aussitôt que celle-ci l'eut entendu, elle se leva promptement et vint vers lui. Or Jésus n'était pas encore venu dans la bourgade; il était au lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient dans la maison avec Marie et qui la consolait, voyant qu'elle s'était levée précipitamment et qu'elle était sortie, la suivirent en disant : elle va au sépulcre pour y pleurer. Quand Marie fut arrivée au lieu où était Jésus et qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds en lui disant : Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort! Quand Jésus vit qu'elle pleurait, ainsi que les Juifs qui étaient venus avec elle, il frémit en son esprit et fut troublé; et il dit : où l'avez-vous mis? ils lui dirent : Seigneur, viens et vois. Jésus pleura. Sur quoi les Juifs dirent : voyez comme il l'aimait! Mais quelques-uns d'entre eux dirent : celui-ci, qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourût pas?

(JEAN, XI, 28 à 37.)

« Crois-tu cela ? » avait dit Jésus à Marthe , après lui avoir déclaré qu'il est « la résurrection et la vie. » Elle lui répondit : « oui , Seigneur , je crois que tu es le Fils de Dieu , qui devait venir dans le monde : » c'est ainsi que les Juifs désignaient le Messie ; et cette réponse de Marthe nous montre qu'ils mettaient au nombre des attributs du Messie le pouvoir de ressusciter les morts. Marthe ne comprend pas entièrement la pensée profonde qui était renfermée dans la déclaration de Jésus ; cependant la confession qu'elle fait de sa foi exprime une pleine confiance en sa puissance et en son amour. Plus tard nous verrons Marthe retomber dans les doutes et dans les défaillances de la foi ; et nous aurons occasion de signaler ce mélange de confiance et de trouble , de foi et d'incrédulité qui caractérise sa conduite.

« Quand elle eut dit cela , elle s'en fut appeler secrètement Marie sa sœur , en lui disant : le maître est ici , et il l'appelle. » Ces derniers mots nous apprennent que l'évangéliste ne nous a pas conservé en entier l'entretien du sauveur avec Marthe. Jésus , au lieu de se rendre à Béthanie , où sa présence aurait occasionné peut-être un concours de peuple , reste à l'endroit où il se trouvait et qui était plus rapproché du sépulcre de Lazare ; mais il veut avoir les deux sœurs auprès de lui dans ce moment solennel , et il fait appeler Marie. Marthe lui transmet ce message en secret , pour éviter d'attirer l'attention des Juifs , et pour que Marie pût parler librement à Jésus dans sa profonde affliction.

« Aussitôt qu'elle l'eut entendu, elle se leva promptement et alla vers lui. » Quel que fût le besoin de solitude qui l'avait retenue à la maison, elle s'empresse d'obéir à l'appel de Jésus-Christ : c'est le maître, et il a le droit de commander ; c'est aussi le consolateur, et lui seul pourra rendre la paix à son cœur angoissé. Sachons obéir comme Marie quand le maître nous appelle, quelle que soit la manière dont il nous fait entendre sa voix. Souvent nous aussi nous entendons une voix qui nous dit, comme à Marie : « le maître est ici, et il t'appelle ! » La parole de Dieu, notre conscience, les événements de notre vie, les avertissements secrets du Saint-Esprit sont tour à tour les interprètes de cette voix du maître : soyons attentifs pour discerner ses appels, et fidèles pour les suivre.

« Or Jésus n'était pas encore venu dans la bourgade ; il était au lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient dans la maison avec Marie et qui la consolait, voyant qu'elle s'était levée précipitamment et qu'elle était sortie, la suivirent en disant : elle va au sépulcre pour y pleurer. » Ces Juifs, en allant au sépulcre, avaient pour but de témoigner à Marie leur sympathie et de prendre part à son deuil ; mais Dieu les y appelait pour être témoins d'un miracle qui devait avancer le règne de la vérité. L'homme suit ses propres pensées, il se trace lui-même son sentier, il obéit à l'impulsion de ses affections ou de ses intérêts ; mais au-dessus de tous ces projets, librement formés par les hommes, il y a une main

souveraine qui les contrôle, qui les dirige, qui les fait tous concourir à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de ses vues d'amour. Ces Juifs qui n'étaient venus que pour consoler Marie étaient destinés, dans les vues du Seigneur, à devenir les messagers de sa puissance; et en racontant le miracle éclatant dont ils allaient être témoins, ils devaient démontrer à leur insu que Jésus est le Fils de Dieu. Leur témoignage ne serait pas suspect aux yeux des pharisiens comme l'eût été celui des disciples; il devait amener à Christ les hommes sincères, et rendre inexcusables ceux qui persisteraient à le rejeter.

« Quand Marie fut arrivée au lieu où était Jésus et qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds en lui disant : Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Nous retrouvons ici la différence qui a déjà été signalée entre le caractère des deux sœurs. Marie, tout en répétant l'exclamation de Marthe, n'ajoute pas comme elle à l'expression de sa douleur la demande d'un miracle; elle se contente de pleurer aux pieds du sauveur et de répandre son cœur devant lui; elle attend en silence qu'il parle ou qu'il agisse; et son silence même est un témoignage, non moins éloquent que les paroles expansives de Marthe, de sa confiance intime dans la puissance et dans l'amour de Christ.

« Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Ce sont précisément les mêmes paroles avec lesquelles Marthe avait abordé Jésus lorsqu'elle l'avait rencontré. Cette circonstance nous montre que

cette réflexion avait dû être souvent échangée entre les deux sœurs depuis le malheur qui les avait frappées. Bien des fois sans doute, alors qu'elles pleuraient ensemble dans cette maison naguère si heureuse, et qui leur semblait maintenant si vide et si désolée, elles s'étaient dit l'une à l'autre : Si Jésus avait été ici, Lazare ne serait pas mort ! Ce regret douloureux, qui s'était emparé si profondément de leur cœur, se fit jour tout naturellement dans les premières paroles qu'elles adressèrent tour à tour à Jésus-Christ. Ces paroles expriment un certain degré de foi, mais une foi qui n'était pas éclairée ni complète. Marthe et Marie se trompaient en limitant la puissance de Christ, et en la faisant dépendre de sa présence matérielle ; elles oubliaient que s'il l'eût voulu, il aurait pu guérir leur frère de loin comme de près. Elles oubliaient aussi que son absence pendant la maladie de Lazare était résolue dans les décrets de la sagesse éternelle, aussi bien que sa présence auprès de son tombeau. C'est aux décrets de Dieu que s'attaquent en réalité ces retours amers que nous faisons souvent sur le passé. Nous disons : si telle chose avait eu lieu, ou n'avait pas eu lieu, le résultat eût été différent ; mais le fait intermédiaire était arrêté dans la volonté du Seigneur aussi bien que le résultat final. Que de fois, mes frères, quand l'événement ne tourne pas comme vous l'auriez voulu, il vous arrive de dire : « Ah ! si seulement j'avais fait ceci ou cela, un malheur eût été évité ; si j'avais appelé tel médecin, si j'avais em-

ployé tel remède, si telle petite circonstance ne se fût pas rencontrée, la maladie ne se fût pas terminée d'une manière fatale. » Mais tous ces *si* font partie des moyens que Dieu voulait employer pour amener ce que vous appelez un malheur, pour retirer à lui ce parent ou cet ami; toutes ces circonstances que vous regrettez entraient comme des éléments nécessaires dans le plan de sa providence. Ne soyons point fatalistes, mais n'oublions pas non plus la souveraineté de Dieu et l'immutabilité de ses décrets. C'est dans les occasions de cette nature, c'est à l'égard des faits accomplis que la doctrine de l'élection trouve une application consolante et bénie. L'élection ne doit pas être la règle de notre vie, et ce n'est pas dans les décrets de Dieu, qui nous sont inconnus, que nous trouverons des directions pour notre conduite présente. La parole de Dieu révélée dans l'Écriture, les lumières naturelles qu'il nous a données, et les circonstances extérieures qui peuvent nous servir d'indications de sa volonté, voilà les règles que nous devons consulter et suivre. Aussi longtemps que l'événement est encore incertain pour nous, il faut prier, il faut agir, il faut appliquer les remèdes, il faut employer tous les moyens que nous offre la prudence humaine pour amener le résultat désiré, pour éloigner le malheur qui nous menace. Mais quand les faits sont accomplis, quand nous sommes atteints par un malheur inévitable, quand tous nos soins n'ont pu conserver une vie qui nous était chère, alors vient l'élection pour nous consoler et nous dire :

ce qui est arrivé n'est pas l'effet du hasard, ni le résultat d'un accident; cet événement qui nous semble funeste était nécessaire, il était arrêté d'avance par la volonté d'un Dieu sage autant que bon, et nulle puissance dans l'univers n'eût pu l'empêcher de s'accomplir.

« Quand Jésus vit qu'elle pleurait, ainsi que les Juifs qui étaient venus avec elle, il frémit en son esprit et fut troublé. » Le verbe frémir ne rend que très-imparfaitement la valeur du terme original. Ce terme emporte l'idée d'irritation intérieure ou d'indignation. Les auteurs de nos versions ne l'ont pas traduit littéralement, parce qu'ils n'ont pas compris quel pouvait être à ce moment l'objet de l'indignation de Jésus; mais en y réfléchissant, il est facile de se rendre compte de ce qu'il dut éprouver. Remarquons d'abord qu'il y a une irritation sainte, qui peut s'élever dans le cœur de l'homme parfait. Il nous est dit plus d'une fois que Jésus fut irrité à la vue de la dureté de cœur des Israélites; ce fut dans un moment de sainte colère qu'il fit un fouet de cordes et qu'il chassa les vendeurs du temple. Pour trouver la cause de l'indignation du sauveur dans la circonstance qui nous occupe, il faut nous rappeler le spectacle qu'il avait alors sous les yeux. C'était une scène de deuil et de désolation; Jésus à ce moment-là voyait la douleur sous sa forme la plus lamentable et la plus poignante; il se trouvait en présence de la mort, et l'auteur de la mort, c'est le péché. C'est donc le péché, et celui qui a introduit le péché dans

le monde, qui étaient alors l'objet de l'indignation du Fils de Dieu. La vue du deuil des sœurs de Lazare et de ses amis réveille dans son cœur tout un monde de pensées amères ; il contemple tout le ravage qu'a fait le péché, toutes les ruines qu'il a entassées, toutes les désolations qu'il a versées et qu'il versera dans la création de Dieu depuis le commencement jusqu'à la fin des temps. Sa pensée traverse l'espace, elle parcourt tous les âges, et à chaque instant de la durée de l'économie présente, il entend les cris douloureux de la nature, soumise à la souffrance à cause du péché. Il voit passer devant lui — sombre cortège du prince de ce monde — les épidémies, les guerres, les famines, les supplices, toutes les formes de la douleur et du deuil. Il voit les enfants au berceau, les jeunes gens à la fleur de l'âge, et les vieillards à cheveux blancs tombant pêle-mêle sous les coups de la mort, et couchés tour à tour dans le sépulcre. Il entend les gémissements des mères, les plaintes des veuves, et les sanglots des orphelins. En même temps que la souffrance il voit le mal moral qui en est la source. Il contemple par la pensée les haines, les adultères, les souillures, et toutes les abominations du péché. Il voit la terre que nous habitons, si heureuse et si belle quand elle sortit des mains du créateur, alors « que les étoiles du matin se réjouissaient ensemble, et que les fils de Dieu chantaient en triomphe »¹, il la voit changée par le

¹ Job, XXXVIII, 7.

péché en un séjour de désolation, et il éprouve une sainte colère du triomphe momentané qu'a remporté Satan dans l'œuvre de Dieu. Le temps n'était pas encore venu où le rédempteur devait « jouir du travail de son âme et en être rassasié ; » il était encore aux prises avec l'adversaire, encore engagé dans cette lutte ardente au prix de laquelle devait être brisée la tête du serpent. Plus tard la douleur de Jésus et son indignation feront place au triomphe et à la joie : quand « la mort sera engloutie et vaincue ; » quand « la douleur et le gémissement s'enfuiront » pour jamais ; quand la terre renouvelée, et plus belle encore qu'au jour de sa naissance, deviendra le séjour de la justice, et que tous ses habitants chanteront d'une même voix le cantique de la rédemption : « à l'agneau qui a été mis à mort, et qui nous a rachetés à Dieu par son sang, soient la louange, l'honneur, la gloire et la force aux siècles des siècles ! »

« Et il dit : où l'avez-vous mis ? ils lui répondirent : Seigneur, viens et vois. » « Où l'avez-vous mis ? » Chose étrange ! Jésus qui connaît toutes choses, comme le montrent tant de passages de l'évangile et tant de circonstances de sa vie ; lui qui, lorsqu'il était en Pérée, annonçait à ses disciples ce qui se passait à Béthanie ; Jésus arrivé près du sépulcre de Lazare, ignore où se trouve ce sépulcre, et il faut qu'on l'instruise à cet égard comme un homme ordinaire. Comment expliquer cette apparente contradiction ? La solution de cette difficulté dépend des rapports

mystérieux qui existent entre la nature divine et la nature humaine du sauveur. Cette double nature, qui seule donne la clef de la vie de Jésus-Christ, n'apparaît nulle part plus frappante que dans le récit de la résurrection de Lazare. Là Jésus se montre à nous tour à tour complètement Dieu et complètement homme : d'un côté possédant la toute science qui annonce l'avenir, et la toute puissance qui ressuscite les morts; de l'autre ému, troublé, pleurant, ignorant comme un simple homme. C'est comme fils de l'homme qu'il pleure la mort de Lazare, et c'est comme fils de l'homme qu'il ignore le lieu où Lazare était déposé. Cette circonstance mentionnée par l'évangéliste peut jeter du jour sur un autre passage des évangiles, qui étonne au premier abord, et dont on a prétendu tirer un argument contre la divinité du sauveur. Je veux parler de ce passage de saint Marc où il est dit que Christ ignore le jour du jugement : « quant à ce jour-là et à cette heure, personne ne les connaît, ni les anges du ciel, ni le Fils, mais le Père seul » ¹. Le jour du jugement est inconnu à Christ en tant que fils de l'homme; il l'ignore dans le même sens qu'il ignorait le lieu du sépulcre de Lazare.

« Ils lui répondirent : Seigneur, viens et vois. »
Il semble que ces paroles, qui furent prononcées peut-être d'une voix entrecoupée par les larmes, aient porté à son comble l'émotion profonde qui rem-

¹ Marc, XIII, 32.

plissait à ce moment le cœur du fils de l'homme ; incapable de contenir plus longtemps cette émotion , il mêla ses larmes à toutes celles qu'il voyait couler autour de lui : « Jésus pleura. » C'est là, comme on l'a remarqué souvent , le texte le plus court de la bible entière ; mais c'est aussi le plus émouvant , le plus profond , le plus riche , le plus consolant. Jésus pleura : qui pourra jamais exprimer, ou seulement concevoir, tout ce qu'il y avait dans ces larmes de Jésus ? Trois fois dans l'évangile il nous est dit que Jésus a pleuré ; il a pleuré sur Jérusalem à la pensée des malheurs qui allaient tomber sur cette ville coupable ; il a pleuré en Gethsémané, comme nous l'apprend un passage de l'épître aux Hébreux ¹ ; il a pleuré auprès du tombeau de son ami. Ces larmes de Jésus sont de toutes les preuves la plus irrécusable qu'il était véritablement un homme semblable à nous en toutes choses, excepté le péché. Les larmes sont un des attributs qui appartiennent exclusivement à l'humanité. Ni la brute, qui est au-dessous de l'homme, ni l'ange qui est au-dessus, ne connaissent les larmes ; la faculté de pleurer a été attribuée par le créateur, autant que nous en pouvons juger, à l'homme seul parmi tous les êtres de l'univers. Les larmes de Jésus témoignent donc, d'une manière à la fois simple et éloquente, qu'il est un homme : un cœur d'homme battait dans sa poitrine, et il a connu, dans ce qu'elles ont de plus intime et de

¹ Luc, XIX, 41. Hébr., V, 7.

plus caractéristique, les émotions de la nature humaine.

Jésus pleura : ce sont des larmes de regret. C'est un ami qui pleure la mort de son ami. Nous l'avons dit, la divinité de Christ n'ôte rien absolument à son humanité; sa puissance divine, qui allait rendre la vie à Lazare, n'empêche pas son cœur d'homme de sentir la perte qu'il a faite, et d'en être douloureusement ému. Le frère de Marthe et de Marie était son ami; et en approchant du tombeau de cet ami, il éprouve exactement ce que nous éprouvons nous-mêmes près de la dépouille mortelle de nos bien-aimés. Chez Christ comme chez nous-mêmes cette douleur s'exprime par des larmes. Le christianisme ne ressemble pas au stoïcisme; il ne fait pas violence aux sentiments de la nature; il ne nous défend pas de pleurer quand nous sommes accablés par la douleur. Les larmes sont permises à l'enfant de Dieu; bien plus, elles sont salutaires, elles sont un soulagement que Dieu lui-même a préparé pour le cœur affligé, elles nous font ressembler à Jésus. Ici comme dans tous les détails de sa vie mortelle, « Christ nous a laissé un exemple afin que nous suivions ses traces. »

Jésus pleura : ce sont des larmes de sympathie. Il ne pleure pas seulement sa propre douleur, mais la douleur des deux sœurs de Béthanie, mais celle de tous les amis de Lazare qu'il voyait dans ce moment autour de lui, plongés dans une même affliction. Il ne peut voir leur émotion sans en être ému, leur

deuil devient son deuil ; et il nous apprend encore par son exemple à aimer notre prochain comme nous-mêmes, à entrer dans la souffrance de nos frères, à « pleurer avec ceux qui pleurent. »

Jésus pleura : ce sont des larmes de compassion. Il ne pleure pas seulement sur les sujets de tristesse qu'il avait en ce moment sous les yeux ; sa pensée et son cœur vont plus loin : sa sympathie embrasse les douleurs de toute la famille humaine ; il contemple les maux sans nombre infligés à la terre depuis que nos premiers parents perdirent Eden et ses joies ; toutes les afflictions, tous les deuils, toutes les souffrances physiques et morales de tous les hommes se concentrent pour son cœur dans ce moment unique et poignant ; et il pleure sur la misère d'un monde perdu.

Jésus pleura : ce sont des larmes de sainteté. Il pleure non-seulement sur les souffrances de l'humanité, mais encore et surtout sur le péché qui est la source de toutes ces souffrances. Il ne peut pas rester indifférent en présence de l'oubli de Dieu, et de toutes les iniquités, et de toutes les souillures qui règnent dans le monde ; la vue du mal moral lui fait éprouver une douleur amère. Le contact perpétuel où se trouvait Jésus, pendant sa vie mortelle, avec le péché qu'il était venu combattre et vaincre, ce contact devait causer à sa nature toute sainte une angoisse intérieure, une souffrance morale dont nous ne pouvons nous faire aucune idée. Cette horreur du péché, cette douleur morale, qui s'exprimait na-

guère par une sainte irritation, se traduit maintenant par un flot de larmes. Il en serait de même de nous, mes frères, si nous étions saints. Plus nous avançons dans la sanctification, plus la vue du mal moral deviendra douloureuse à notre cœur. « Mes yeux se sont fondus en ruisseaux d'eau, » disait David, « parce qu'on n'observe point ta loi »¹.

Jésus pleura : ce sont des larmes de rédemption. Les larmes de Jésus ont un caractère expiatoire, elles font partie de sa passion, elles nous rappellent qu'il a été, suivant la parole du prophète, « un homme de douleur »². Quelle poignante énergie dans cette expression : un homme de douleur ! un homme qui se rassasie de douleur, dont la vie même est la douleur, pour qui la douleur est devenue comme une seconde nature. Il ne nous est pas dit que Jésus ait jamais ri, quoique le rire en lui-même ne soit pas un péché ; il nous est dit seulement qu'il a pleuré. Les larmes qui coulaient de ses yeux n'étaient que l'expression visible et affaiblie d'un océan caché de souffrance, dont nous ne pouvons ni mesurer l'étendue, ni sonder la profondeur. La vie de Jésus a dû être une vie de douleur, parce qu'elle a dû être une vie d'expiation. Il est remarquable que saint Jean, le seul des évangélistes qui ne parle pas de l'agonie de Jésus en Gethsémané, est le seul aussi qui nous parle des larmes qu'il versa au tombeau de Lazare.

¹ Ps. CXIX, 136.

² Esaïe, LIII, 3.

Il nous fait pénétrer ainsi d'une autre manière que les premiers évangiles, d'une manière plus émouvante encore et plus intime, dans cette douleur immense que Jésus portait en lui, comme il portait les péchés de l'humanité. Dans une autre occasion encore saint Jean soulève un coin du voile, et nous permet de jeter un regard au fond du cœur de cet homme de douleur. C'est lorsqu'il nous fait entendre Jésus s'écriant tout à coup dans la fête des Tabernacles, après son entrée triomphale à Jérusalem : « Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je ? ô Père, délivre-moi de cette heure ! mais c'est pour cette heure même que je suis venu. » Ainsi les larmes de Jésus viennent d'une source bien plus profonde que celles d'un homme ordinaire ; non-seulement il pleure sur les malheurs et les péchés de l'humanité, mais il les porte dans son corps et dans son âme ; ses larmes sont une propitiation, elles servent comme son sang à laver le péché ; sa vie tout entière n'est qu'une longue passion, dont la croix est le couronnement.

« Sur quoi les Juifs dirent : voyez comme il l'aimait ! » Ces paroles nous rappellent quel est le principe des larmes de Jésus. Les Juifs, qui ne voient dans ces larmes que l'expression de ses regrets au sujet de la mort d'un ami, en concluent sa profonde affection pour Lazare, et ils ont raison : mais nous qui avons appris à voir dans les larmes de Jésus plus que la douleur de la mort d'un ami ; nous qui savons qu'elles avaient pour objet non-seulement Lazare et

ses sœurs, mais l'humanité entière, nous pouvons agrandir aussi l'explication qu'en donnent les Juifs qui en furent témoins; nous pouvons nous appliquer à nous-mêmes ce qu'ils disaient de Lazare; nous pouvons dire, non plus seulement voyez comme il l'aimait, mais voyez comme il *nous* aimait, voyez comme il nous aime! Si nous repassons dans notre souvenir tous les traits de la vie et de l'œuvre de Jésus, chacun de ces traits nous amènerait inévitablement à cette conclusion toujours la même: voyez comme il nous aime!

Il a quitté la félicité du ciel pour descendre dans notre vallée de larmes; il a échangé le trône de la gloire éternelle contre l'étable et la crèche de Bethlém; « étant riche il s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis: » voyez comme il nous aime!

Il a grandi dans les privations et dans les labeurs obscurs; il a travaillé de ses mains, lui le maître souverain du ciel et de la terre, dans un atelier de charpentier; il a été « méprisé et rejeté des hommes; » « il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont point reçu; » ils ont « détourné leur face de lui et n'ont fait de lui nulle estime; » il a souffert tout cela pour nous mettre en possession de la gloire éternelle: voyez comme il nous aime!

Pendant les trois années de son ministère, toujours faisant du bien et toujours persécuté, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête, obligé de prendre sur son repos pour la prière et d'y consacrer les nuits,

tant ses journées étaient remplies par le travail de sa charité, il a souffert la faim, la soif, la fatigue, l'insulte et la calomnie de la part de ceux-là même qu'il venait bénir et sauver : voyez comme il nous aime !

Parvenu au terme de sa course, saisi de trouble à la pensée de la mort qui l'attend, il se rend dans un jardin solitaire ; et là, délaissé même par ses disciples les plus chers qui s'endorment pendant son agonie, il est « seul à fouler au pressoir, » suivant la parole d'un prophète, il lutte seul, dans sa prière ardente, pour racheter un monde pécheur ; il courbe la tête, lui le saint et le juste, accablé sous le fardeau de la malédiction du péché ; et son angoisse morale arrive à un tel degré que sa sueur tombe à terre en grumeaux de sang : voyez comme il nous aime !

Trahi par celui qui mangeait à sa table, arrêté comme un criminel, abreuvé d'outrages, renié par son ami, condamné sans jugement, battu de verges, couronné d'épines, cloué sur une croix infâme, insulté jusque dans son supplice, réduit à se plaindre, enfin, que Dieu même l'abandonne, il souffre tout cela pour nous : voyez comme il nous aime !

Mes frères, tant de souffrances, tant d'amour nous laisseront-ils insensibles ? et ces larmes de Jésus, qui ont coulé pour nous aussi bien que pour Lazare, ne diront-elles rien à notre cœur ? n'aimerons-nous pas à notre tour celui qui nous a tant aimés, et ne mèlerons-nous pas enfin aux larmes de sa douleur les

larmes de notre amour ? Voici une de ces fêtes chrétiennes qui, en nous appelant à la table sainte, retracent plus vivement à notre souvenir le sauveur crucifié ; voici un de ces jours bénis qui nous remettent sous les yeux les douleurs de Jésus, et son sang, et ses larmes : ah ! puissent les vivants souvenirs de sa croix et de son amour vivifier notre amour pour lui ! et quand il nous dira tout à l'heure, par la voix de sa chair et de son sang, comme il disait à Pierre après sa chute : « m'aimes-tu ? » puisse-t-il lire au fond de nos cœurs humiliés et repentants la réponse de Pierre : « Seigneur ! tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime ! »

Amen.

AOÛT 1859.